

Voyage en Angleterre, Écosse et Irlande en 1860

Jacques Boucher de Perthes

Édition annotée

Fait par Mon Autre Librairie
À partir de l'édition Jung-Treuttel, Paris, 1868
Les noms de lieux ont été actualisés.

<https://www.monautrelibrairie.com>

© 2024, Mon Autre Librairie
ISBN 978-2-38371-088-2

Table des matières

- I. – Dunkerque. Le congrès scientifique.
- II. – Suite de Dunkerque. Le congrès.
- III. – Suite du congrès. Cassel. Départ pour l'Angleterre. Traversée. Tempête. Arrivée à Douvres.
- IV. – Douvres. Son château.
- V. – Londres. La chapelle de Waybridge.
- VI. – Londres. Crystal Palace.
- VII. – Londres. Collège des chirurgiens. Kew. Kensington Museum.
- VIII. – Manchester et son dimanche.
- IX. – Départ de Manchester. Liverpool
- X. – Départ de Liverpool. Course au clocher.
- XI. – Édimbourg.
- XII. – Suite d'Édimbourg. Départ.
- XIII. – L'Écosse, ses lacs et ses îles.
- XIV. – Glasgow.
- XV. – Départ de Glasgow. Voyage sur la Clyde. Greenock. Arrivée en Irlande. Belfast.
- XVI. – Route de Dublin. Dublin.
- XVII. – Suite de Dublin. Départ pour Kingstown. Embarquement pour Holyhead. Route de Londres à Southampton.
- XVIII. – Southampton. Guernesey.
- XIX. – Suite de Guernesey. Victor Hugo.
- XX. – Départ de Guernesey. Route de Jersey.
- XXI. – Suite de Jersey. Tour de l'île.
- XXII. – Suite de Jersey.
- XXIII. – Saint-Malo. Dol. Rennes. Paris.

I. – Dunkerque. Le congrès scientifique.

Le 18 août 1860, je prends le chemin de fer d'Amiens. C'est vers Dunkerque que je me dirige pour y assister à un congrès scientifique qui, à cette époque de l'année où les bains de mer sont généralement ordonnés, doit réunir à la fois les baigneurs et les docteurs.

La saison est donc propice, mais elle s'avance ; il n'y a pas de temps à perdre.

Déjà rougit l'églantine
Et s'arrondit le raisin.
Le bourgeois a pris le train ;
Pour respirer l'air salin
Vers la rive il s'achemine.

Rien de tel que la marine,
Rien de meilleur que le bain :
C'est la clinique divine
Où chacun a sous la main
Médecin et médecine.

Devant elle, qu'on s'incline !
Gloire au baume souverain
Qui donne, à qui s'en bassine,
L'esprit libre, le corps sain
Et la douceur de l'hermine.

Oui ! la mer est la piscine
Où renaît le genre humain,
Et la céleste officine
Redressant jusqu'à Vulcain
Et blanchissant Proserpine.

Si vous croyez ma doctrine,
Si vous avez un cousin,
Maris venez donc au bain :
C'est là que pousse le grain
Comme une plante marine.

Neptune en sera parrain,
Car sous son souffle divin
Et l'influence saline,
L'Amour n'est plus orphelin,
Vénus y devient Lucine.

Ces assises scientifiques, car c'est ainsi qu'on nomme aussi ces réunions, sont, comme vous voyez, de véritables pèlerinages de santé, qui conduisent, à prix réduit, à des résultats intéressants. Mi-sérieuses, mi-folâtres et toujours un peu gourmandes, elles ont donc, sans compter leur utilité, un attrait qui leur est propre. On s'y présente comme malade ou comme savant, *ad libitum*, et même avec ces deux qualités, qui ne sont pas incompatibles. La science n'est point là trop indigeste : arrangée à l'usage de tous les estomacs, chacun peut en prendre selon son appétit ; peu ou beaucoup, il n'en coûte pas davantage : elle ne figure jamais sur la carte. Mais les gros mangeurs – de science, s'entend – sont rares ; la majorité des convives s'en montre fort sobre, n'en usant qu'en atomes, en globules, enfin homéopathiquement. C'est donc sur cette assurance d'une entière liberté garantie par le programme que la foule

accourt à l'avantage général, car les malades s'en trouvent bien, le médecin pas trop mal, et les hôteliers encore mieux.

Les congrès sont ainsi du goût
De tous les érudits de France ;
On y mange, on y boit surtout ;
On est sobre, mais d'éloquence,
De mots l'on ne se nourrit pas.

Courte séance et longs repas
Qu'une gaîté franche assaisonne
De ces mets illustrant les plats,¹
Du vin qu'un ton doré couronne
Un congrès a bien des appas.

Dans ce pacifique synode,
Des innocents, mais point d'Hérode ;
Ici le beau sexe a son jour,
Les dames y règlent la mode
Et chacun y parle à son tour.

Cette petite digression était nécessaire pour faire connaître la différence d'un congrès à un autre, car il y a congrès et congrès : congrès littéraires, congrès politiques, congrès ecclésiastiques qu'on nomme aussi conciles, et qui n'étaient pas chose pour rire : on s'y taquinait jusqu'à s'y brûler vif ; oui ! le bûcher était l'argument par lequel on répondait à un adversaire entêté, ou bien encore lorsqu'il avait trop raison.

De la raison pas trop ne faut,
Dit une vieille chansonnette ;
De tout un peu, mais rien de trop :
L'excès en tout est un défaut.
À l'orgue il faut la serinette.

C'est qu'en ces temps nos docteurs n'entendaient pas qu'on les soupçonnât d'indifférence en matière de religion, pas plus que sous la Convention nos zélés ne voulaient l'être en matière de civisme.

Grâce à Dieu nos discussions sont moins chaudes aujourd'hui. Les congrès ecclésiastiques, assez rares d'ailleurs, sont plus modérés ; on n'y fait plus de martyrs, on n'y défait plus de papes.

Malheureusement il n'en est pas de même des congrès politiques : on y défait beaucoup de rois. Le XIXe siècle n'est pas l'âge d'or de la royauté. L'état de souverain se perd en Europe : on ne fait plus d'élèves et l'on trouve peu d'amateurs. Il viendra un temps où l'on n'en trouvera plus du tout ; oui ! il y aura une grève des monarques. Je le demande : est-il plus triste métier que celui duquel on ne peut vivre qu'au jour le jour et dans des transes continuelles, métier où l'on ne peut jamais dire le matin si l'on couchera le soir dans son lit ?

Aussi, lorsqu'un congrès s'assemble,
Chaque petit régna, qui tremble
Devant ces loups de cabinet,
Se fait, point perdu dans l'ensemble,
Plus petit encore qu'il n'est.

Mets ton royaume dans ta poche ;
Dépêche-toi, car l'ogre approche.
Le voici ! de toi c'en est fait !

¹ Combien les Palissy et les belles faïences d'Italie, de Rouen, de Nevers, auraient-elles plus de valeur encore si elles portaient l'historique de tous les grands mets qui y furent servis !

Qu'es-tu pour lui, pauvre mioche ?
Pas plus que ce grain de millet.

Comme l'os dit *réjouissance*
Que le boucher, dans la balance,
Ajoute pour faire le poids,
À la grue offert pour pitance,
Sous sa patte elle a mis tes droits.

Ainsi le veut la Providence
Qui nous partagea les emplois :
Aux uns l'abus de la puissance,
Ce privilège des grands rois,
À nous d'en faire pénitence.

Mais, je le répète, il n'en est pas ainsi des congrès de la science : institués, il y a quelque vingt ans, par M. de Caumont,² ils n'ont pour fin que le progrès des lumières et l'entente cordiale. Après avoir rapproché les villes des villes, les provinces des provinces, ils relient aujourd'hui les États : les congrès anglais fraternisent avec les congrès français, été ceux-ci avec les congrès allemands et italiens. Constantinople même prépare le sien. Bref, c'est une Babel, sauf la confusion des langues, et une exposition annuelle et universelle du bon sens, que les gouvernements n'ont pas dédaigné d'emprunter à l'inventeur.

J'allais donc à Dunkerque comme à la noce, en pensant à son carillon et à son poisson frais, si Paris lui en laisse encore, et je n'avais pas fait grande attention à la compagnie dans laquelle j'étais, quand mes yeux se portèrent sur une femme grande et bien tournée, dont la figure ne m'était pas inconnue : c'était une Anglaise qui était venue la veille visiter ma maison. Je ne l'avais vue que pendant quelques minutes, car il m'est impossible de faire de longues politesses à tous les curieux de passage qui abondent à Abbeville, route de Paris à Londres ; elle n'en témoigna pas moins de joie de me revoir, et en moins d'un quart d'heure elle m'avait mis au courant de toutes ses affaires. La personne qui l'accompagnait, et qu'à sa toilette je prenais aussi pour une lady, était sa femme de chambre. Un groom de cinq pieds six pouces, qui venait de temps en temps prendre ses ordres à la portière, était son valet de pied. Elle était veuve, et habitait alternativement Londres et une campagne. Elle venait de Paris où elle avait un appartement, et allait à Bruxelles pour assister au mariage d'une de ses amies qu'elle devait ramener à Paris avec son jeune époux pour y passer la lune de miel, et elle m'invita à les y rejoindre.

Je la remerciai de son invitation toute gracieuse, à laquelle je répondis par celle de s'arrêter à Abbeville lorsqu'elle retournerait en Angleterre, et bientôt un changement de train, qui l'emmenait à droite quand j'allais à gauche, mit fin à notre conversation et probablement à notre connaissance, car ces promesses de wagon vont rarement au delà de la seconde station.

À Arras, le spectre de Joseph Lebon se dresse devant moi. C'était, dit-on, un homme comme un autre avant que la fièvre révolutionnaire ne l'eût pris. Oratorien, il ne s'était fait connaître que par sa douceur. Aussi bon de caractère que de nom, disaient ses élèves qui l'appelaient *le bon Lebon*, comment expliquer qu'un prêtre voué à la science et contre qui jamais voix humaine ne s'était élevée, soit changé ainsi, du jour au lendemain, en une bête féroce ? Qu'est-ce qui l'a conduit là ? Est-ce l'ambition, l'amour de la gloire ou la soif de l'or ? – Ambitieux ?... de quoi ?... Prêtre, il ne pouvait espérer devenir dictateur. – L'amour de la gloire ?... de laquelle ?... En est-il à se faire pourvoyeur du bourreau ? – La soif de l'or ?... de l'or, on ne dit pas qu'il en ait jamais possédé, ni même qu'il en ait cherché : il vécut et mourut pauvre. – Était-ce par fanatisme, par conviction qu'il versait le sang ? – Alors il aurait mieux choisi ses victimes ; il les aurait prises parmi les plus illustres, ou du moins parmi les royalistes ou les ennemis de son parti et de ses croyances. Or il les prenait au hasard : il lui fallait des têtes à couper, n'importe à qui. Je suis tenté de croire que cet homme, s'il n'était pas fou, n'agissait que sous l'empire de la peur. Il n'était pas cruel par nature, il n'était que faible et lâche : il tuait pour n'être pas tué.

² [Arcisse de Caumont (1801-1873), archéologue et historien. Considéré comme le pionnier de l'archéologie médiévale en France, il fonda de nombreuses sociétés savantes, et son œuvre écrite est considérable.]

Son préservatif ne le sauva pas : c'est en 1793 qu'il décimait la population d'Arras, et le 13 vendémiaire (9 octobre 1795) sa tête tombait sur ce même échafaud où il en avait fait tomber tant d'autres. Né à Arras en 1769, il n'avait que vingt-six ans.³

Le savant M. Isnardi,⁴ fondateur de la bibliothèque et du musée de Boulogne, avait été, comme lui, élevé à l'Oratoire et y avait ensuite professé, car il y avait aussi des professeurs laïcs. Collègue de Lebon, celui-ci l'avait pris en amitié. Lorsque la révolution éclata, Lebon devint républicain ; Isnardi resta royaliste, sans se brouiller avec son camarade qui, non seulement ne l'inquiéta pas pour ses opinions, mais ne se départit jamais de l'estime qu'il lui portait, et, comme on va le voir, lui en donna des preuves.

Lorsque M. Isnardi, dont l'unique passion était l'amour des livres, apprenait qu'on allait vendre, dans le département, quelque couvent comme bien national, il courait à Arras pour réclamer, au nom de la nation, la bibliothèque menacée, et il finissait toujours, à l'aide de sa voix de stentor qui couvrait celles de tous les aboyeurs locaux, par l'arracher à la destruction ou au moins à la dilapidation.

On ne saurait croire combien, en révolution, un organe sonore et étendu a d'influence sur la foule. Le plus éloquent pour elle est celui qui crie le plus fort, peu importe ce qu'il dit : intelligible ou non, il sera toujours applaudi. C'en est que par leur voix retentissante et quelques mots à effet qu'ils savaient lancer à propos quant de ces coryphées populaires sont arrivés au pinacle et passent encore pour des Démosthène. Privés de ce moyen ou de cet organe de taureau, ils seraient restés ce qu'ils étaient véritablement : *des imbéciles*.

Ce n'était pas le cas de M. Isnardi : savant de bon aloi, il joignait une véritable éloquence à cette voix de tonnerre qu'il a conservée jusqu'à la fin de sa longue carrière.

Lorsqu'au département il avait obtenu ce qu'il voulait, c'est-à-dire les livres et manuscrits dignes d'être conservés et les objets d'art qu'on destinait aux flammes comme symboles du fanatisme, il reprenait le chemin de Boulogne, et y fondait, comme je l'ai dit, la bibliothèque et le musée qu'il a gérés jusqu'à sa mort et a enrichis de ses dons.

Ce ne sont pas seulement des livres et des tableaux que M. Isnardi sauva du pillage et du bûcher : usant de son ascendant sur Lebon, il arracha bien des victimes à l'échafaud, non par des supplications, mais par son incroyable énergie : il effrayait jusqu'aux bourreaux. Avec quelques centaines d'hommes de cette espèce, on aurait arrêté la révolution dans ses excès.

Albert, où nous passons bientôt, me rappelle cet honnête M. Patte qui avait été pendant quarante ans secrétaire de mon père, et le baron de Wasserwas, mon compagnon d'enfance, et son château de Thielval, voisin du bourg, où il m'avait donné rendez-vous, ainsi qu'à l'un de nos amis communs, M. de Bellegarde. Je me faisais une joie de cette promenade. Le rendez-vous était fixé à quinze jours ; il n'eut pas lieu : ces quinze jours n'étaient pas encore écoulés que tous les deux étaient morts.

À Douai, toutes mes pensées furent à mon beau-frère de Vicq, qui y était né et dont la vie fut si agitée. Son grand-père, doyen des conseillers au parlement de Douai, y fut nommé, au commencement de la révolution, député de la noblesse ; c'était un grand honneur, mais les honneurs coûtent quelquefois cher. Bientôt la noblesse fut proscrite ; il y avait joué un grand rôle, la persécution l'atteignit l'un des premiers. La mort vint l'y soustraire, mais sa famille fut obligée d'émigrer.

Dans le wagon est une petite fille qui rit et pleure tout à la fois, et dans les intervalles elle tète. Sa mère, jeune et belle, a fort à faire avec cette petite diablesse, fort jolie aussi, mais avec cet air rechigné des enfants gâtés. Elle jette tout ce qu'on lui donne, puis elle rit de tout son cœur parce que son père se cogne la tête en ramassant son jouet. Elle veut têter, quoiqu'en âge d'être sevrée, car elle semble avoir deux ans ; puis, quand sa mère lui présente le sein, elle n'en veut plus, elle la bat, et elle crie comme si c'était elle qui avait été battue. Le père, la mère, la bonne, c'est à qui la consolera en lui donnant mille raisons

³ [Guislain-Joseph Le Bon (ou Lebon), né le 25 septembre 1765, guillotiné le 16 octobre 1795. Prêtre oratorien, il embrassa la cause révolutionnaire et prêta le serment constitutionnel avant de renoncer au sacerdoce. Un court temps maire d'Arras en 1792 puis membre du Directoire, il faisait partie des fidèles de Robespierre. Accusé d'abus de pouvoir et de nombreuses exactions, il fut arrêté et condamné à mort.]

⁴ [Jean-Baptiste Isnardi (1749-1830). Ancien Oratorien, professeur de sciences de l'École Centrale de Boulogne-sur-Mer, il fut chargé par le gouvernement révolutionnaire de constituer une bibliothèque pour cette école, qui devint le noyau de la future bibliothèque de la ville.]

bonnes ou mauvaises pour lui prouver qu'elle n'a pas été battue. Elle n'en crie que plus fort en soutenant qu'elle l'a été. Tout d'un coup elle s'arrête, leur rit au nez, et se met à caqueter.

Commander, opprimer, tyranniser est dans la nature de tous les enfants ; dès qu'on leur cède, ils en abusent, et la chose qu'ils comprennent tout d'abord, c'est votre faiblesse et l'empire qu'ils ont pris sur vous.

Ceci n'est pas seulement propre aux enfants ; il en sera de même de votre chien ou d'un oiseau favori : si vous le laissez faire, il deviendra le tyran de la maison. Les pierrots surtout sont d'une exigence incroyable. J'en ai vu vous frapper à coups de bec quand on différait de leur donner ce qu'ils voulaient, et, furieux, se jeter sur vous lorsqu'on avait l'air de caresser la personne dont ils étaient jaloux, et qu'ils ne manquaient pas de corriger à son tour pour s'être laissée caresser.

À Dunkerque, je descends au *Chapeau-rouge*, qui est le quartier-général du congrès. Déjà tout est plein ; on m'offre deux cabinets, mais point de chambre. Habitué à un logis spacieux, j'ai l'aversion des petits logements ; je crois toujours y manquer d'air, même avec les fenêtres ouvertes. Enfin je découvre une chambre libre, dont on ne me disait rien et qu'on réservait sans doute pour un plus grand personnage. M'appuyant sur ce principe généralement reconnu que *les absents ont tort*, je m'en emparai.

Cette affaire terminée en succéda une autre, que je puis aussi résumer par un proverbe : *Aussitôt pris, aussitôt perdu*. Je n'étais pas encore débotté que M. Cousin, secrétaire-général du congrès, vient m'inviter à la séance du soir et à un dîner qu'il donnait le lendemain. J'accepte la séance et refuse le dîner, n'ayant pas plus de goût pour les grands repas que pour les petites chambres.

Un domestique vient m'annoncer que le dîner de l'hôtel est servi. Je n'avais pas mangé depuis le matin, et cette annonce ne m'est pas désagréable. Je descends, et je trouve autour d'une vaste table tous les gros bonnets du congrès, parmi lesquels je distingue M. de Caumont, président ; le comte d'Héricourt ; M. Delphin, de Mons, mon confrère à la Société du Hainaut ; l'abbé Haigneré, de Boulogne ; l'abbé Petit ; M. Gomard, de Saint-Quentin ; le chevalier Baruffi, de Turin ; MM. de Backer, d'Austen, etc, toutes anciennes connaissances.

II. – Suite de Dunkerque. Le congrès.

Je disais que la science ne coupe pas l'appétit ; je suis même tenté de croire qu'elle l'aiguise. On reproche seulement aux savants de manger trop vite : c'est contraire à la digestion, disent les médecins hygiénistes. Cependant il y a remède. L'une de nos célébrités, dont j'avais voulu connaître l'opinion, me donna la consultation suivante :

Sans passer sa vie à table,
Je conseille aux gens prudents
D'y mettre un temps convenable ;
Manger vite est dommageable :
C'est le tombeau des gourmands.
Mais on pare aux accidents
Si, fidèle à cet adage,
On mange vite et longtemps ;
Car naguère en un gros livre
De l'aumônier d'un couvent,
J'ai lu que manger c'est vivre :
Preuve, disait ce savant,
Tant qu'on mange on est vivant.

Tel avait été, mot à mot, l'ordonnance de notre docteur, laquelle fut approuvée de la voix et de la dent par tous ses confrères présents. La chose ainsi reconnue par des gens si compétents, et le bon état d'un chacun bien constaté, nous nous rendîmes tous ensemble à la séance.

On m'offrit la présidence et ses insignes : la sonnette et le fauteuil ; mais peu friand de ces honneurs, je refusai poliment.

Le dîner avait été long, la séance fut courte, ce dont personne ne se plaignit. On y annonça que le lendemain on y traiterait la question de savoir si Godefroy de Bouillon était Belge ou Français : grande querelle qui dure depuis plusieurs siècles sans être résolue, et probablement qui ne le sera jamais, vu que le vaillant croisé pourrait bien n'être né dans l'une ni l'autre des villes rivales. Qu'importe ! Puisqu'on est toujours le fils de quelqu'un, comme l'a dit Figaro, il faut bien, par la même raison, qu'on soit né quelque part. Mais où ? Le fait est qu'on l'ignore ; on sait seulement qu'il est mort en l'an 1100 en Palestine, qu'il fut fort brave, mais qu'il doit moins son renom à l'histoire et à ses exploits, tout grands qu'ils soient, qu'au Tasse et à son poème,⁵ sans lequel il aurait pu être confondu dans la foule de ces paladins batailleurs, grands détrousseurs de passants, et qui, en ces temps héroïques, finissaient, selon leur plus ou moins de chance, par être rois ou pendus.

Les croisés, à l'exemple de leurs chefs, mi-dévots mi-voleurs, ne servirent guère la religion, et pas davantage la civilisation : il y eut peu de saints et de législateurs parmi eux. Ils détruisirent beaucoup, mais n'édifièrent pas. Les États qu'ils fondèrent n'eurent qu'un éclat passager, et bientôt disparurent. En résultat, ils firent plus de mal que de bien ; à moins qu'on ne compte pour tel d'avoir débarrassé l'Europe d'une foule de tyranneaux qui dévoraient le peuple en donnant fort à faire aux rois. Les croisades furent ainsi une sorte d'exutoire, et Pierre l'Ermite devint, sans s'en douter, un grand médecin du corps social.

Je me gardai bien, comme on pense, de parler avec si peu de respect de nos croisés à ceux qui allaient rompre une lance avec eux ; tous les érudits présents, français et belges, se seraient levés contre moi, et le public avec eux, ainsi qu'il le fait en Angleterre quand quelque trouble-fête vient arrêter deux boxeurs se montrant le poing. Les Boulonnais, l'abbé Haigneré en tête, arrivaient donc armés de toute pièce pour maintenir que le héros du Tasse était né à Boulogne-sur-Mer. Ils étaient tellement certains de cette origine que si Godefroy lui-même était sorti de son tombeau pour affirmer le contraire, ils l'y auraient fait rentrer à coups de pied en le traitant d'imposteur et de faux frère, à peu près comme font les

⁵ [La Jérusalem délivrée de Torquato Tasso (1544-1595).]

spirites ou les médiums lorsque l'ombre évoquée, honteuse des sottises qu'ils lui font dire, vient leur jeter au nez, par l'intermédiaire de quelque auditeur, un gros démenti.

Un prélat belge et un savant boulonnais devaient soutenir le thème contraire ou l'origine flamande de Godefroy, mais, comme je l'ai dit, cette discussion mémorable avait été remise au lendemain.

La matinée de ce lendemain qui devait éclairer cette grande lutte annoncée pour trois heures fut employée en promenades et causeries plus ou moins scientifiques.

À l'heure dite, je me rends à la salle du congrès. En outre de la discussion sur Godefroy, on avait mis au programme que je parlerais sur les antiquités antédiluviennes. Rien de mieux, mais on aurait dû m'en prévenir, et c'est ce qu'on avait oublié. C'est donc sans m'en douter, et sans avoir répété la pièce, que je faisais partie du spectacle ; bref, j'étais là jeté au public à peu près comme un ourson qu'on sort d'un sac. La chose me souriait peu. La besogne était ingrate : il s'agissait de parler devant quatre à cinq cents auditeurs, sur un sujet auquel les deux tiers ne comprenaient rien, et que l'autre tiers avait condamné d'avance. Je ne voyais pas là un seul géologue, pas même un seul amateur qui prît un intérêt direct à la question ; j'étais seul contre tous. Depuis vingt ans je devais être brisé à cette lutte contre l'insouciance et la routine, deux ennemis plus redoutables que la haine et la persécution qui vous offrent au moins une chance : celle du martyr ; mais l'indifférence, puissance stupéfiante, sans malveillance, sans même avoir la conscience d'elle-même, élève un mur entre vous et la lumière, et vous enterre tout vif. De toutes les oppositions, celle-ci est la pire. J'aime mieux un adversaire bien déclaré, un ennemi furieux qui saisit la vérité à bras le corps, la replonge dans son puits et lui jette le seau sur la tête.

Connaissant ces dispositions de l'auditoire, ayant donc la quasi-certitude de ne convaincre personne, on peut juger si j'étais propre au combat ou inspiré pour l'improvisation. Cependant il fallait m'exécuter. M'aidant des souvenirs de ma brochure de *l'Homme antédiluvien*, qui n'était pas encore publiée, je tâchai de m'en tirer ; mais en vérité, la chose n'était pas facile : tout ici me devenait obstacle. Deux babillards, trop grands personnages pour que je pusse convenablement les apostropher d'un *chut !* qu'ils auraient pourtant mérité, assis derrière moi, avaient sans doute bien des choses à se dire, car tant que j'eus la parole, ils ne cessèrent de causer. Je ne saurais dire combien ce chuchotement incessant m'agaçait. Dix fois prêt à quitter la partie, je me retournais pour le leur faire comprendre. S'ils s'arrêtaient un moment, c'était pour recommencer de plus belle. Combien je les ai maudits ! Et en écrivant ces lignes, quoique déjà des mois se soient écoulés, mon irritation pour tout l'ennui qu'ils me causèrent est encore telle que je résiste à peine à l'envie de les nommer. Maudits mille fois soient les bavards et les interrupteurs ! Ils sont la peste de nos conseils et de nos assemblées délibérantes.

Il est singulier que, dans notre civilisation, nous soyons, sur ce point, au-dessous des Barbares, car chez les sauvages, même les anthropophages de l'Océanie, lorsque l'un d'eux a la parole, on l'écoute jusqu'au bout.

Quoi qu'il en soit, les choses marchèrent moins mal que je ne craignais. Je n'aperçus pas trop de bâillements, et même je crus entendre un murmure approbateur : c'était beaucoup pour qui n'y est pas accoutumé. Dans mon existence d'auteur, je n'ai, certes, pas été gâté, et s'il reste un souvenir de moi, enfin si j'ai échappé à l'oubli, je ne dirai pas, comme Ajax, que c'est malgré les dieux ; mais je pourrai affirmer, en toute vérité, que c'est en dépit des hommes.

Si, lorsque je serai mort,
À quelqu'un je fais envie,
Qu'il sache, à raison ou à tort,
Qu'au temps où j'étais en vie,
Mis dans la catégorie
Des auteurs peu couronnés,
L'encensoir d'académie
Ne m'a pas cassé le nez ;
Et que, de chez mon libraire,
L'édition tout entière
De mon livre, en beau papier,
Maintes fois de l'étagère

A passé chez la beurrière
Ou son voisin l'épicier,
La sépulture ordinaire
Des gens de notre métier.

Malgré ces contrariétés, j'étais en jour de bonheur, je le croyais du moins, et une salve d'applaudissements accompagna le dénouement de mon discours. Il avait duré une heure ; c'était un peu long, et je me suis demandé depuis si ces applaudissements ne venaient pas de la joie d'en voir la fin. Mais en ce moment je n'éprouvais que celle du triomphe : évidemment j'avais fait un pas en avant, une partie de l'assemblée se réunissait à ma cause et souriait à l'homme fossile ; oui ! j'allais gagner mon procès, quand un des secrétaires du congrès eut la malheureuse idée de faire circuler de main en main deux haches du *diluvium* que je lui avais données pour le musée de la ville. Elles étaient nettement taillées, mais non polies. En voyant ces pauvres cailloux encore enveloppés de leur gangue sableuse, qui répondait si peu à l'opinion que le public s'était faite de ces œuvres de pierre qu'il se figurait être des morceaux de sculptures artistiquement ciselés, une désillusion était à craindre. En effet, les premiers qui les virent firent une grimace qui ne m'échappa point et qui, de proche en proche, gagna toute l'assistance. Un grognement sourd, mêlé de rires étouffés et de quelques haussements d'épaules, m'annonça la fin de mon triomphe. Le revirement avait été prompt : un quart d'heure était à peine écoulé que mon discours était oublié ; personne ne croyait plus aux haches. L'homme antédiluvien était battu sur toute la ligne ; c'était la répétition des assises de Laon.⁶

Un quart de siècle de combats et de désappointements m'avait accoutumé à ces revers de fortune ; a ussi je m'en consolai vite. J'y trouvai même un sujet d'étude, et je tâchai d'en profiter. Mêlé dans la foule à la sortie, je pouvais saisir les propos de ceux qui ne me savaient pas si près : – *Croyez-vous aux haches et au vieil homme ?* demandait M. les sous-préfet à un monsieur qui lui répondit par un signe qu'accueillit un sourire facile à comprendre.

– *J'aurai longtemps ces pierres-là sur l'estomac*, disait un autre ; *je n'aime pas les vérités si indigestes, si tant est qu'il y ait vérité.*

Un troisième, à qui son compagnon posait une question, lui répondait : – *Laissons les cailloux tranquilles.* – *Sont-ce des pierres à feu ?* demandait un quatrième en recevant celle que tenait son voisin. – *Non, ce sont des pierres à repasser*, répondait celui-ci en la lui remettant dans la main.

Quelques groupes prenaient l'affaire au tragique : – *Toutes ces questions font un grand mal*, s'écriait un orateur ; *elles détournent de l'étude des choses sérieuses. En admettant même que ces silex soient travaillés, à quoi voulez-vous qu'ils servent ? Irez-vous prendre ces haches-là pour fendre votre bois ? Ma cuisinière n'en voudrait pas même pour hacher ses épinards. En vérité, on nous prend pour des enfants !*

En résultat je n'avais converti personne, et pourtant, dans mon exposé, j'avais bien nettement défini et résumé la question et indiqué les conséquences qu'on en pouvait tirer. Décidément on ne veut pas que l'homme soit vieux, et cependant il l'est ; toutes les négations du monde ne le rendront pas plus jeune, et il faudra bien qu'un jour on le voie tel qu'il est. La vérité dort, mais elle ne meurt pas ; tôt ou tard, elle s'éveille, elle se montre, elle vous crève les yeux, et ce sont les aveugles qui, à leur tour, tombent dans le puits.

Dans la séance du soir, la discussion entamée le matin par le recteur belge, Mgr de Rames et l'abbé Haigneré, continua de plus belle et dura longtemps. Néanmoins les choses en restèrent au point où ces messieurs les avaient prises : chaque parti conserva son opinion, Godefroy resta Belge pour les Belges, et Français pour les Boulonnais. Quant à nous, qui n'étions ni de Boulogne ni de Bruxelles, nous n'en sûmes guère plus que nous n'en savions ; toutefois, on gagna à ceci une soirée fort intéressante. Mgr de Rames fit preuve d'une érudition profonde, et tout étranger qu'il est, prouva qu'il savait son français et manier habilement l'argument ; mais il avait un adversaire digne de lui dans l'abbé Haigneré. Les raisons que celui-ci donna pour faire de Godefroy de Bouillon un Boulonnais n'étaient pas plus convaincantes que

⁶ [En 1858 les « antiquaires » et géologues constituant les Assises archéologiques de Laon avaient réfuté les arguments et conclusions apportés par l'auteur dans son ouvrage sur *les Antiquités antédiluviennes.*]

celles de Mgr de Rames pour le maintenir Belge, mais elles étaient plus spécieuses, plus séduisantes : elles éblouissaient davantage, et devant un tribunal civil ou une cour d'assises, il eût gagné son procès. Bref, je lui aurais donné la palme, sinon de logique, du moins d'éloquence. Quant à l'érudition, elle était égale des deux côtés : c'étaient deux savants de bon aloi.

Je dois dire que ces hommes hors ligne ne sont pas rares dans ces congrès, et lorsqu'on les a vus à l'œuvre, on s'étonne qu'ils soient si peu connus. Ils le sont peut-être dans leur ville et leur province, mais à moins d'une circonstance heureuse, d'une élection, d'une nomination à la Chambre ou à un conseil général, leur nom ne franchira pas les limites de leur arrondissement. Domiciliés à Paris, ils y auraient peut-être acquis une réputation européenne. Certes, Paris est une vaste école de savoir, il y naît et s'y forme de grands talents, mais il en surgit également de grands mystificateurs : il n'y a pas de ville au monde où il soit si facile de faire des dupes et où l'on rencontre plus de gens plaqués de science ou cités pour un esprit qu'ils n'ont pas ; c'est que Paris est aussi l'école du savoir-faire, ou de la science de se poser et de se faire valoir. C'est cette science qui manque généralement au provincial : son mérite, quand il en a, il l'ignore, il faut qu'on le lui révèle, et c'est ce que tout le monde n'est pas disposé à faire. Est-ce Paris qui lui fera cette révélation ? Cela est arrivé quelquefois, mais c'est rare, tandis que le contraire ne l'est pas. Sont-ce nos sommités scientifiques ou littéraires qui lui viendront en aide ? – Oui, si ce sont les sommités de la science vraie, non si ce sont celles du savoir-faire, et ces sommités-là sont bien plus répandues que les autres, et c'est précisément parce qu'elles auront compris ce que vaut tel savant de province et le parti qu'on peut en tirer qu'elles se garderont bien de le sortir de son obscurité. Il est tel soleil de la capitale qui doit tout son éclat aux rayons émanant d'une étoile de dixième grandeur qu'il tient sous le boisseau.

De là la presque impossibilité qu'un habitant de la province arrive d'office à l'Institut. Newton lui-même, s'il eût habité Yvetot ou Quimper, n'y serait pas parvenu ; et depuis leur institution, si les quatre académies ont admis dans leur sein quelques associés ou correspondants exotiques, elles n'ont pas élu un seul titulaire, et tous ces fauteuils sont encore vierges des provinciaux. Ceux qui, par exception, s'y sont assis, ce n'est qu'après un long stage dans la capitale et quand leur origine départementale, ce vice rédhibitoire, a été complètement oubliée ; c'était enfin lorsqu'ils y avaient acquis, non pas plus de science, mais cet autre talent dont ils manquaient, ce *savoir-faire* qu'on n'acquiert que là, et sans lequel la vraie science elle-même est sans action et ne mène à rien.

Certes on n'achète pas en France, à beaux deniers comptant, un fauteuil à l'Académie, comme en Angleterre les sièges à la Chambre des communes, mais on l'acquiert, ou si l'on veut, on le conquiert par d'autres procédés plus innocents sans doute, mais qui n'en sont pas moins étrangers à la valeur normale du candidat.

En voici assez sur cette question, et même trop, car je crains qu'on ne me dise : « Vous êtes orfèvre, monsieur Josse,⁷ et vous ne criez tant contre le savoir-faire que parce que le savoir n'a pas voulu de vous. » Or, en ceci on se tromperait : jamais je n'ai eu à me plaindre de l'Institut ; bon nombre de ses membres sont mes amis particuliers, et les invitations à me mettre sur les rangs n'ont pas manqué. Bref, si les portes ne se sont pas ouvertes, on m'a fait entendre qu'on était disposé à les ouvrir, mais les conditions étaient là, c'est-à-dire les sollicitations ou la quête aux voix. Je n'ai pu me décider à la faire, l'âge est venu, et voilà.

J'en reviens à notre séance.

M. Cox, capitaine aux gardes de la reine d'Angleterre, nous donne l'historique du *Bombix cossus*, cette chenille qui est la grande ennemie de l'orme. Très petite dans sa jeunesse, elle devient redoutable par son appétit quand, à trois ans, elle a acquis tout son développement. Elle perce l'arbre pour s'y loger, agrandit son trou à mesure qu'elle grossit, et finit par le tuer.

Nonobstant un très fort accent britannique, le capitaine Cox expose nettement la question et met sous les yeux l'animal vivant à toutes les époques de sa croissance. On a fait bien des essais jusqu'à ce jour pour préserver l'orme de ce fléau, et on n'y a réussi qu'imparfaitement.

La séance est close à neuf heures.

⁷ [Personnage de *l'Amour médecin*, de Molière, devenu la figure proverbiale du donneur de conseils intéressés.]

III. – Suite du congrès. Cassel. Départ pour l'Angleterre. Traversée. Tempête. Arrivée à Douvres.

Le 21 août, le congrès se rend à Cassel par un train spécial. Nous nous arrêtons un moment à Bergues. On a mis des drapeaux aux fenêtres, et la garde nationale est sous les armes ; on nous fait une réception princière. Nous visitons l'église et la mairie, puis nous continuons notre route.

Au pied de la montagne de Cassel des omnibus nous attendaient, et nous voici dans la ville. De ses murs la vue s'étend, dit-on, sur trente-deux cités et une centaine de villages. Je ne les ai pas comptés, mais cela doit être vrai, puisque tout le monde l'assure.

Ici, même abondance de drapeaux ; ils sont à toutes les maisons et jusqu'aux églises, et l'on peut dire que devant nous aussi ils ont volé de clocher en clocher.

Cela me rappelle une autre ville dont les habitants, regrettant le drapeau blanc, étaient peu portés à décorer leurs maisons des couleurs nationales. Le maire, qui n'avait pu sur ce point éveiller leur zèle, craignant que le gouvernement ne l'en rendît responsable, fit faire à ses frais quelques centaines de drapeaux qu'il envoyait, les jours des cérémonies impériales, planter d'office aux croisées des récalcitrants.

À Cassel, le drapeau tricolore ne nous manqua pas plus qu'à Bergues, et comme on ne pouvait pas illuminer en plein soleil, on tira le canon. Il y a loin de là au temps où la science était honnie et qu'on brûlait les savants comme sorciers, bien qu'ils ne le fussent pas toujours.

Parmi les membres du congrès était un nouvel arrivant, M. Nillson, de Stockholm, qui venait d'Abbeville où il s'était rendu pour me voir. Ne m'y ayant pas trouvé, il était parti pour Dunkerque où il entra juste à temps pour être du voyage à Cassel. Il était accompagné de sa fille, jeune personne charmante, parlant également bien le français et l'anglais et aussi modeste que savante.

Le congrès se rendit à la mairie où une séance était annoncée. M. de Monnecove, sous-préfet à Hazebrouck, était invité à la séance. Il l'ouvrit par une improvisation qui fut justement applaudie. Ensuite, un des membres du congrès, M. de Smitter, parla de Cassel et de ses antiquités. Un autre, M. Galtier, exposa, avec beaucoup de sens, une question posée dans le programme sur les colonies militaires. Elles ont leur utilité, mais les colonies civiles ont leur richesse, dès lors leur durée.

M. l'abbé Lepetit, savant aimable, et qui, en dehors des séances, avait l'esprit de ne jamais parler science, avait ce jour-là – il était fête – cru de son devoir de faire aller le congrès à la messe. Quelques membres, et j'étais du nombre, ne demandaient pas mieux, mais d'autres s'y refusèrent en disant qu'ils y avaient été avant leur départ de Dunkerque et qu'ils n'y allaient qu'une fois par jour. Ceux qui n'y avaient pas été en appelaient au programme, or la messe n'y figurant pas, ils prétendirent qu'elle ne pouvait être obligatoire et qu'une disposition canonique en dispensait les voyageurs.

Les Anglais, et il y en avait bon nombre, dirent que s'il y avait à Cassel un temple et un ministre protestant, ils s'y rendraient volontiers, et l'un d'eux, ouvrant une Bible, se proposa, en l'absence d'un ministre, d'y faire une lecture. Une vieille lady voulait qu'on y ajoutât un sermon.

Il était assez difficile de concilier des opinions si diverses. Nous étions réunis pour un congrès et non pour un concile. L'amendement le plus large fut adopté, et l'on décida que chacun ferait à sa guise et selon sa conscience ; dès lors, qu'il n'y aurait pas de messe officielle et collective.

On passa ensuite à une autre question : un grand déjeuner pique-nique avait été préparé ; il s'agissait de savoir qui voulait en être. Ici, il n'y eut pas de dissidents : le culte de Comus est universel. Tout le monde, même les dames, demanda à y prendre part, et le congrès, au complet, se mit en mouvement pour s'y asseoir.

Ce fut un véritable repas flamand : de bonnes grosses pièces de bœuf, de belles et grasses volailles, de beaux et grands poissons. Ici, point de fretin ni de papillotage.

Le vin valait le menu. Les gens de ce pays, très positifs, sont à ce qu'ils font. Manger n'est pas seulement un plaisir pour eux : c'est une affaire, c'est même un devoir ; ils sont Anglais par la bouche. Ce régime convient fort à ceux-ci et généralement à tous les touristes du nord, qui le préfèrent de beaucoup aux dîners fashionables de Paris d'où bien souvent on sort les yeux émerveillés et le ventre vide.